Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 1 (1901-1902)
Heft: 10

Rubrik: Lettre de Londres

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dans ce même concert figurait un fragment de « Feüersnoth » le nouvel opéra de Richard Strauss. Ayant l'intention de vous donner l'analyse de l'œuvre entière je ne ferai que constater ici le succès du fragment en question. Strauss s'y montre audacieux, spirituel et « temperamentvoll » comme d'habitude.

EMILE LAUBER.

LETTRE DE LONDRES

Voici la saison d'hiver à demi écoulée, et cette dernière quinzaine a vu comme une recrudescence d'auditions de tous genres sur celle qui la précédait.

Son bilan accuse le même résultat : beaucoup de musique et peu d'art.

Ysaye, Busoni, Becker, qui continuent leurs récitals, Mülheld, le clarinettiste merveilleux qui joua avec l'excellent quatuor Kruse, l'orchestre Wood, souvent, ont apporté dans la médiocrité ambiante une note d'art réelle. Bauer, également, toujours le respectueux mais un peu impersonnel interprète des maîtres, y a aussi largement contribué. Son interprétation du *Prélude, Aria* et *Final* du grand César Franck, fut une des plus subjectives du récital qu'il a donné au St-James Hall. Seulement dans cette œuvre, dit le fort artiste *Musical Standard*, M. Bauer a été « plus » que le cérébral pur qu'il est peu à peu devenu, chez qui l'intelligence commande trop aux facultés de s'émouvoir.

Deux débuts qui ont fait quelque bruit ont été ceux d'un tout jeune soprano australien, miss Amy Castles et d'un violoniste, Kocian, compatriote de Kubelick, le lion de ces deux dernières saisons.

Avec une voix d'une pureté délicieuse, éclatante, timbrée, miss Castles, encore une enfant, n'a rien autre, ni style, ni art, rien que sa voix. Cela aura été au moins pour elle les fameux cent mille francs dans le gosier, car elle vient de signer un engagement qui dépasse de beaucoup cette somme pour une tournée de concerts dans son pays.

Kocian, possesseur d'une technique aussi achevée que celle de Kubelick, est un peu supérieur à celui-ci par un sentiment musical plus réel. Mais cela reste, en fin de compte, d'un vide somptueux : du Paganini sans le génie.

A côté de ces deux grandes apparitions sur la vaste scène londonienne, c'est la suite habituelle des concerts qui s'y déroule. Tout le mois de janvier verra une nouvelle série de « Promenade-Concerts » au Queens Hall ; durant l'hiver, l'utile institution de la *National Sunday League* continuera de donner chaque dimanche dans huit salles de quartiers populeux et à des prix bas (certaines places même sont gratuites), des concerts à orchestre, dont le *Messie*, de Hændel, avec 300 exécutants, fut un des marquants ; il en sera de même enfin à l'Albert Hall, au Queens Hall, et cela pour l'éducation intellectuelle du grand public, malgré que trop souvent encore, dans les programmes qui lui sont offerts, l'ivraie se mêle au bon grain.

Notre prochain article aura, espérons-le, de plus intéressantes choses à raconter : la venue annoncée du quatuor tchèque nous en promet à tout le moins une.

G. FERRARI.

LETTRE DE MUNICH

Le quatuor tchèque qui n'est pas inconnu des Genevois, donnait dans sa seconde séance les trois numéros de l'op. 49 de Beethoven : fa majeur, mi mineur, do majeur, trois sommets resplendissants qui marquent dans ce domaine l'apogée du Beethoven seconde manière.

Les Tchèques ont interprété supérieurement et de façon assez particulière ces quatuors difficiles entre tous.

Leur jeu n'est pas classique, surtout si l'on fait de « classique » le synonyme de sec et ennuyeux. Ils sont très tristes ou très joyeux ; vibrants, toujours. Ils ignorent l'apathie et la stagnation, leur âme est sur le qui-vive, alerte, éveillée, aussi prompte à rendre les impressions qu'à les recevoir.

On n'entend pas une œuvre apprise puis rendue avec le perpétuel souci des nuances, du phrasé et des détails, mais au contraire, une merveilleuse improvisation, jaillissant fraîche et spontanée ; c'est « enlevé » comme seuls les Tchèques le peuvent.

J'étais samedi à *Egmont*, un chef-d'œuvre de Gœthe et curieux surtout d'entendre la musique que ce drame a inspirée à Beethoven. Ce fut une déception.